

Descente à Valdez

HARRY CREWS

Descente à Valdez

Traduit de l'anglais par

BRUNO CHAROY

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2016

TITRE ORIGINAL
Going Down in Valdeez

JE me tenais devant le Pipeline Club, sous une pluie fine, la main encore posée sur la porte du taxi qui m'avait emmené depuis l'aéroport vers Valdez, en Alaska (prononcé *Valdeez* – afin que la dernière syllabe rime avec *disease*¹ – par les gens du coin, gens qui ne prennent pas la prononciation de leur ville à la légère et qui peuvent très vite se mettre en rogne si vous n'appuyez pas de façon sèche sur le *eez*, en laissant traîner un long *Z* sifflant). J'observais un cul-de-jatte installé sur le trottoir sur une petite planche à roulettes, un regard béat d'extase dans son fin visage pâle, tourné non pas dans ma direction mais vers la froide bruine oblique, alors que la conductrice du taxi me répétait, pour la quatrième fois depuis que j'étais monté dans sa voiture : “Ces foutus *nouveaux* arrivants pensent s'être approprié cette foutue ville, mais je vais vous dire une foutue chose : elle ne leur appartient pas encore.”

J'étais abruti d'épuisement. Le vol depuis Atlanta jusqu'à Chicago, puis Seattle, puis Ketchikan, puis Juneau, puis Yakutat, puis

Le présent texte a paru pour la première fois dans *Playboy* en février 1975. Il a ensuite été repris dans un recueil de textes de l'auteur, *Blood and Grits*, New York, Harper & Row, 1979.

© 1979 by Harry Crews.

© Éditions Allia, Paris, 2016, pour la traduction française.

1. Maladie. (Toutes les notes sont du traducteur.)

Cordova, m'avait laissé aussi sonné qu'éreinté. Enfin, mes rituelles terreurs matinales s'étaient aggravées avec le vol pour Cordova, à bord d'un Piper Aztec virevoltant, s'inclinant et basculant par tous les vents, vents que l'on aurait qualifiés d'ouragans n'importe où ailleurs.

L'extase sur le visage du cul-de-jatte s'était transformée en douce satisfaction ahurie. Je me suis retourné pour voir si la conductrice du taxi le regardait. J'ai pensé qu'elle me parlerait sans doute de lui, m'expliquerait peut-être qu'il s'agissait d'un mystique célèbre à Valdez pour percer le cœur secret des choses. Mais elle me fixait toujours d'un air furieux et, à travers ses dents serrées, lança : "Vous avez foutrement intérêt de vous en souvenir."

"Écoutez, m'dame", j'ai rétorqué, mais elle faisait déjà crisser ses pneus dans un demi-tour, le moteur vrombissant vers l'aéroport.

Alors que je m'engageais sur le trottoir, le cul-de-jatte, appuyant ses poings gantés sur le sol, se propulsa, lançant sa petite planche derrière moi. Je me suis arrêté, clignant des yeux. Là, sur l'asphalte où il s'était posé, deux étrons humains symétriques et parfaitement dessinés étaient alignés. Je me suis retourné juste à temps pour voir l'homme et sa planche à roulettes hissés par deux jeunes gars sur la

plate-forme arrière d'un pick-up Ford. J'ai alors su que l'on m'avait envoyé un signe. Parce que je crois dévotement à ce genre de chose, j'ai compris que l'on m'avait envoyé un signe avec lequel je devrais compter.

Une fois à l'intérieur du Pipeline Club, j'ai commandé au barman une double vodka tonic sans glace et me suis trouvé un coin où pouvoir poser ma tête contre le mur et me remettre d'aplomb.

Le vol jusqu'à Cordova à bord de l'avion d'Alaska Airlines avait été épuisant. Une heure plus tard, alors que j'embarquais sur le Piper Aztec, il passa d'épuisant à terrifiant. Ciel bas, violentes pluies et bourrasques. Il ne devait pas être plus de midi, mais on se serait déjà cru à la nuit tombante. Unique passager, je me suis approché du pilote. Il devait avoir à peine plus de vingt ans, portait un jean et une chemisette. Ses cheveux humides tombaient en une frange bouclée sur ses yeux. Je le trouvais invraisemblablement jeune pour être aux commandes d'un avion.

"C'est quelle compagnie?" j'ai hurlé par-dessus le bruit du moteur. L'Aztec ne portait aucune inscription à l'exception de numéros sur le fuselage et, alors que nous approchions de la piste de décollage, j'ai eu la pensée extravagante que je m'étais trompé d'avion et que,

par conséquent, je pouvais peut-être encore en descendre.

“Chitina”, me cria-t-il. “On assure les transports de tout l’Alaska pour Valdeez.”

Il a poussé l’accélérateur plein pot et l’avion s’est mis en branle dans un gémissement, ses petites ailes s’ébrouant comme celles d’un oiseau estropié.

“Écoutez, il a hurlé, le voyage d’aujourd’hui va être un peu agité. Mais j’pense que ça devrait aller.”

Il pensait que ça devrait aller. Ouais, bien sûr. Une fois dans les airs, j’ai rouvert les yeux et l’ai vu s’allumer avec adresse une Lucky Strike alors que l’horizon chavirait tout autour de nous. Je lui ai demandé où il avait appris à voler, imaginant que c’était peut-être à l’armée ou à l’Air Force.

“Oh c’est juste un truc que j’ai appris du temps où je vivais au Texas. Toujours été intéressé par ça, alors j’l’ai appris.”

Il s’appelait Jerry Austin. D’Austin, dans le Texas. On racontait que la ville devait son nom à un membre de sa famille. Il ne savait pas si c’était vrai. Pensait que ça pouvait être des histoires. Mais on ne sait jamais.

“Chui là en Alaska que d’puis trois mois. ’S’père ’voir un job avec un jet ailleurs qu’à Anchorage. Chais pas si j’peux, remarque. Préfère pas voler avec c’t’engin en hiver.”

Nous étions dans les airs depuis vingt minutes environ lorsque l’avion a viré, quittant la bande côtière pour suivre un large cours d’eau entre deux flancs montagneux s’élevant à mille ou mille cinq cents mètres au-dessus de nous de chaque côté.

“Valdeez Bay”, il a crié. Nous avions maintenant échappé à la pluie et le jour apparaissait entre les nuages par des trouées de ciel bleu. “Juste là-bas derrière, c’t’te bosse, c’est Valdeez. C’est là où les camions-citernes chargent le pétrole sorti des oléoducs.” Il a jeté un regard en contrebas, vers la surface scintillante de la baie. “Pas terrib’ de foutre en l’air toute cette eau. On pourra plus se laver les pieds là-d’dans quand ils en auront fini.” Il pointait du doigt vers la gauche tout en inclinant l’avion. “La v’là.”

Vue du ciel, Valdeez ressemblait à un parking pour caravanes. Une cité sur roues. Un enchevêtrement de bungalows de chantier occupait chaque centimètre d’espace libre.

“C’est quoi ça là-bas?” j’ai demandé.

“Six cent cinquante kilomètres de conduites en acier. Sections de dix mètres. Un mètre vingt de diamètre.” Il m’a regardé en souriant. “Made in Japan. C’est entassé là, pile où Valdeez se trouvait.”

“Se trouvait?”

“Y a des années, Valdeez a été rayée de la carte par un tremblement de terre et un raz de marée. Quand ils l’ont reconstruite, ils l’ont bougée ici.”

Nous approchions maintenant rapidement de l’aéroport. Toutes sortes de machineries industrielles – empaqueteurs, chariots élévateurs, engins tout-terrain, tracto-pelles, décapeuses – caracolait dans le paysage aride. Sans raison apparente, deux hélicoptères effectuaient un vol stationnaire à quelques centaines de mètres d’altitude, à flanc d’une montagne. Partout du bois brut, en piles, et les façades nues de bâtiments à différents stades de construction brillaient au soleil, mais furtivement car, alors que nous entamions notre approche, le ciel s’est fermé comme par magie et une bruine a commencé à tomber.

“Jésus”, ai-je dit. “Est-ce une piste de terre?”

“Ouais”, répondit Jerry, dégageant sa cigarette d’une main, nous pilotant de l’autre. “Mais quand ils auront fini là-bas...”, il pointait du doigt la course folle des machines, “quand y z’en s’ront sortis là-bas, tu pourras poser un 727 ici.”

La femme au volant du taxi s’est marrée quand je l’ai priée de me conduire à un motel. “Y a pas de chambre à louer dans cette ville.

Aucune. Je peux vérifier si vous voulez, mais c’est peine perdue.” Elle s’est connectée sur sa radio et, bien sûr, aucune chambre.

“Alors amenez-moi à un bar”, j’ai dit.

Après avoir avalé assez de vodka pour me calmer, j’ai demandé au barman de me vendre une bouteille.

“Y a qu’un endroit où vous pourrez acheter une bouteille de vodka à Valdeez. Juste à deux rues d’ici. Pinzon Liquor Store. Chez Truck Egan.”

“Egan?” j’ai interrogé, le nom me disait quelque chose. Je sus alors où je l’avais entendu. “Ce ne serait pas...”

“C’est lui”, il a répondu, “le frère du gouverneur de l’Alaska. Truck, c’est le petit futé de la famille. Merde, Bill Egan téléphone deux, trois fois par jour à Truck pour lui demander comment il ferait.”

J’ai traversé Egan Drive sous la pluie en direction du Pinzon Liquor Store sur Tatitlek Avenue. Truck Egan était un tout petit bonhomme aux yeux humides, un doux visage triste et une vilaine bosse tordue dans le dos. Ses longs doigts fins et pâles se sont mis à trembler alors qu’il glissait la bouteille dans un sac.

Il n’y avait pas d’autres clients dans la boutique mais il ne souhaitait pas parler. Ou plus

exactement, sa sœur, Alice, une imposante femme à la chevelure bleutée, ne voulait pas s'exprimer, et ça semblait suffisant pour décourager Truck. À l'évidence, Alice n'était pas séduite par la perspective que qui que ce soit écrive quoi que ce soit sur Valdez.

Je suis retourné sous la pluie et me suis dirigé vers le néon que j'avais repéré depuis le taxi m'amenant de l'aéroport, une publicité pour le Club Valdez. Egan Drive est la rue principale qui traverse la ville. Large, pavée, et bordée de trottoirs rehaussés. Mais une fois que vous en sortez pour vous diriger vers le lieu où les bungalows de chantier sont entassés, en surplomb du petit port où les bateaux de pêche se balancent sur leur ancre, les rues disparaissent dans la boue, entre nids-de-poule et caillasse. Des chiens en bande fouillent les poubelles et bennes à ordures débordantes, grognant et se battant entre eux. Débris de charpentes et plaques de tôle ondulée tordues jonchent les bords de ruelles marécageuses. On continue à construire partout au milieu des bungalows. Même l'Alaska National Bank of the North se trouve dans une remorque, mais ils sont en train de bâtir juste à côté, au marteau et à l'égoïne, et au moment où j'écris ces lignes, ils doivent déjà l'avoir quittée pour un beau truc flambant neuf.

Le Club Valdez était une salle gigantesque, avec un bar près de l'entrée, deux tables de billard au fond et, dans l'espace central, peut-être dix ou douze tables rondes en bois. Le tout plongé dans un épais nuage de fumée. Le juke-box jouait Charley Pride¹. Un couple esseulé s'est mis à danser le two-step² sur le parquet déserté, une rangée d'hommes accoudés au bar les observaient.

J'ai commandé une vodka et me suis dirigé vers les toilettes. Un doux fumet d'herbe était accroché aux murs humides et blanchis à la chaux et des volutes de fumée flottaient dans l'air, se mêlant agréablement à l'odeur de vomis et de pisser. "Bon dieu", me suis-je dit en me lavant les mains, "c'est partout, même ici à Valdeez."

Comme par enchantement, un garçon est sorti des cabinets. "T'veux m'en acheter?"

Je l'ai regardé et ai pensé: "Tu serais pas un vrai con toi?", mais à la place j'ai répondu: "Tu vends quoi?"

Il portait un bandeau orné de perles dans les cheveux ainsi qu'une veste en cuir à franges au-dessus d'un Levi's grasseyé planté dans

1. Star, afro-américaine, de country music.

2. Danse populaire américaine généralement associée à la country music et inspirée de la polka européenne.